

ALAIN

**LES SAISONS
DE L'ESPRIT**

nrf

GALLIMARD

ALAIN

Les saisons
de l'esprit

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.*

© *Éditions Gallimard, 1937, renouvelé en 1965.*

AVANT-PROPOS

L'homme pense contre saison; c'est sa gloire propre. L'hiver, au lieu de dormir, il allume sa lampe. A cette lampe il calcule et mesure le soleil absent. Au rebours, quand juillet le chauffe pour rien, il forme l'hiver en ses pensées et grelotte par raison. L'intelligence va d'idée en idée, soucieuse de n'en oublier aucune; comme on voit que les nombres sont tous tirés de l'un, et tous les polyèdres de leur idée. C'est la loi, car justice ne peut attendre; mais c'est une loi qui pâlit nos pensées; c'est un jeûne, c'est un carême. Il s'agit bien de séparer l'âme et le corps; comme Descartes voulait. Maigre écriture; anémique algèbre.

Seulement Descartes n'a pas ordonné pour tous les jours cette sévère méthode, disant au contraire qu'il faut souvent joindre l'âme au corps, par promenade et société. L'homme se refait sur son geste, et se réconcilie au bonheur sans mémoire. Toutefois, où le corps se plaît comme un animal, on peut encore glaner des pensées; et souvent un clin d'œil ou un changement de pied ont fait envoler l'idée comme l'oiseau. On nomme esprit ce hasard d'esprit. D'où les poètes ont appris cette méthode de penser, qui est de jeter des mots et encore jeter, selon des règles corporelles. L'esprit

est un peu fou alors, mais non pas faible; c'est que le corps a pris le pas. D'où vient qu'on admirera ensuite quelque idée tout à fait commune, mais vigoureuse par rencontre et coïncidence. La circonstance fait donc tout le poète.

Sans chercher et secouer les sorts, on peut les guetter. Ce monde jette les métaphores. Quel dieu lance les hirondelles, et puis les pose sur les fils en étranges musiques ? Tout est défait avant qu'on ait lu. Les dieux paraissent sans avertir et aussitôt s'enfuient. Chacun d'eux se montre à un tournant de saison, et laisse cette place vide d'un dieu, l'idée. Mais l'occasion est courte. Une vague qui roule à contre-vent élève une crinière; sous la crinière l'encolure courbée; c'est Neptune, son char et son cortège. Le lendemain, Jupiter verse sa pluie d'or; et heureux qui s'ouvre comme la terre. La fumée d'automne écrira d'autres pensées sur les nuages; la bûche encore d'autres sur l'âtre; et tant de signes humains vus du coin de l'œil ! Il faut que la plume coure comme le vent et comme l'étincelle. On y perd l'ordre vrai qui, d'une idée, tire sa juste voisine. On y gagne un autre ordre, qui fait courir le corps avec les pensées, jusque-là qu'il les devance et les devine. Cet autre ordre est de santé. Puisqu'il y a une philosophie pétrée et une heureuse, voici l'heureuse.

16 octobre 1935.

I

DEUX POUVOIRS

Les anciens empereurs de la Chine réglaient l'espace et le temps. C'étaient de grandes cérémonies. Ordre était donné solennellement aux quatre points cardinaux et à toutes les distances du grand empire ; ordre aussi aux saisons et aux mois, et d'avance aux années, de se bien aligner et de former comme la route du temps à venir, vide encore d'événements, mais préparée pour les recevoir. D'après cette double assurance, les peuples orientaient leurs projets, réglaient leurs travaux, étendaient leurs espérances.

Or, cela nous fait d'abord rire, parce que nous savons que l'espace s'étend bien tout seul et sans nous, toujours au delà de lui-même, et que le temps aussi s'écoule sans notre permission, chaque instant effacé par l'instant suivant; cette mort des instants ne cessera jamais, quand il n'y aurait plus d'empereur au monde. Et toutefois cette cérémonie chinoise ferait un beau symbole, la fonction de tout empereur étant proprement de régler ses décrets sur ce qui ne peut être autre. Et si les lois d'un Etat n'étaient autres que les lois mêmes de la nature, selon les vues perçantes de Montesquieu, nous n'aurions plus rien à demander. Que peuvent les pouvoirs sinon nous confirmer tels que

nous sommes, laissant courir, sous le nom redoutable de la justice, les suites du crime et les suites du travail? Car enfin il est dans l'ordre que tout service soit payé de retour, et que celui qui vole et tue ne meure pas tranquillement dans son lit. Ainsi le gouvernement le plus parfait ne pourrait jamais que prédire selon les lois naturelles. « Si vous êtes justes, si vous vivez de travail et d'échanges publics, vous vivrez en paix. Si vous voulez dominer, menacer, forcer, enfin prendre au lieu de gagner, vous ferez la guerre. » Le progrès dépendrait des individus; les pouvoirs assureraient seulement l'ordre tel quel, et justement celui-là qu'ensemble nous méritons. Vue étonnante sur la fonction de police.

Il y a un autre pouvoir, un autre ordre, une autre société. Il n'est pas vrai que l'espace s'étende de lui-même, et nous ouvre en tous sens des routes. Ce qui est donné c'est le fourré impénétrable, la nuit qui revient, le brouillard, les astres souvent cachés, la fuite, l'épouvante. Mais la girouette indique le levant et le couchant bien plus précisément que ne fait le soleil; il y a des routes et des bornes kilométriques; il y a des phares sur la côte, des cartes et un annuaire; il y a des écoles où l'on apprend à reconnaître en quel lieu on se trouve, quand ce serait sur l'océan sans différences, d'après les astres et d'après les montres. L'espace est aménagé; et il n'est même point autre chose que cet aménagement. Le loin, le près, les directions, et jusqu'aux bornes de nos champs, tout est fixé et contrôlé par un pouvoir qui ne tyrannise point.

Le temps n'est rien si on ne le pense; et je ne vois pas comment on le penserait sans le compte public des jours, la mesure exacte des lunes et des saisons, sans les fêtes publiques qui célèbrent les vraies positions du soleil. Que seraient nos souvenirs sans les dates ?

Que serait l'année si chacun en jugeait d'après le froid et le chaud ? Oserait-on célébrer la renaissance à Noël, ou annoncer l'année nouvelle et le soleil remontant quand la gelée nous saisit ? Oserait-on croire au capricieux printemps quand avril nous fouette de sa pluie glacée ? Et quand l'éclipse commence, qui ne croirait que le soleil va mourir ? Mais l'éternel empereur de Chine connaît ces choses. Il trace d'avance cette année vierge et les époques où il convient d'être prudent ou confiant. D'avance il dessine les archives de notre histoire, quelle qu'elle puisse être; d'avance il nomme les jours, ainsi que le décor solaire ou lunaire, pour nos joies ou pour nos malheurs, laissant le reste à notre courage. Ainsi dans les cérémonies du premier janvier, ce n'est pas le pouvoir de police qui se montre, mais un autre pouvoir qui n'est que pensant. Fête abstraite, austère, et belle.

1^{er} janvier 1928.

II

L'ENFANT-DIEU

Noël c'est le printemps de l'esprit; c'est tout promesse. En juin, nos joies flamberont; le midi de l'année penchera aussitôt de l'autre côté. Ce qui commence est plus beau. Celui qui mesurerait maintenant ces ombres longues saurait qu'elles ne s'allongent plus. Au point de Noël le soleil hésitant remonte tous les jours un peu; c'est la grande aurore; on la figure par une flambée de cierges. L'hiver nous trouve incrédules. Comme le pilote regarde au loin et se fie à de plus larges balancements, ainsi regardant là-haut nous nous savons sauvés de nuit. Aussi les chants de Noël sont tous portés en avant, tel un bruit matinal. Qu'on le dise comme on voudra, c'est la naissance qu'il faut maintenant célébrer. Non pas le chasseur d'avril. A vieille science, dieu jeune.

J'ai ri quelquefois de ceux qui disent que les religions furent une longue tromperie. Je n'y vois pas plus d'erreur que dans ces mouvements que nous allons maintenant remarquer, de pousses vertes, de bourgeons, de fleurs. La prière est vraie comme la sève. Mais il faut être paysan pour sentir pleinement cette religion du soleil et des saisons. Les citadins, qui ne sont qu'usuriers et emprunteurs, comptent par échéances et par

semaines. Il y eut un temps où Rome s'aperçut qu'elle allait célébrer Pâques à la moisson. Jules César eut l'honneur de soumettre de nouveau les fêtes urbaines à la religion champêtre. Un homme de guerre soumet la crue des hommes à la crue des fleuves; il joue sur les saisons. Mais, victoire ou non, l'homme gagne en ses pensées s'il les règle sur le vrai train du monde, doutant et espérant, commémorant et oubliant selon la saison. Ce que marquent les fêtes; et le creux de chaque fête est préparé pour des pensées justes et fortes.

Pourquoi l'Enfant-Dieu dans une étable, entre le bœuf et l'âne ? Je l'expliquais déjà; je l'expliquais sans le savoir assez, quand je reconnaissais en la Noël l'immémoriale religion paysanne, qui force nos pensées selon l'ordre des travaux. La religion de la vache est bien ancienne. Et pourquoi pas aussi de l'épervier, du serpent, du chien, du loup ? Les Egyptiens ont dessiné l'homme à tête de loup. Ces signes sauvages sont comme des lettres oubliées. Mais la plus récente image éclaire les autres; il fallait l'enfant. Cette théologie sans paroles dit bien plus que la Bible.

Mais quoi de plus ? L'enfant. Non pas l'éléphant et le bœuf. Non plus César, le dieu chauve. Assez de commémorations et de regrets. Comme les travaux s'étendent en avant, sur une terre neuve, ainsi l'enfant a mission de tout recommencer à neuf; sa grâce le dit. Aussi, par la vertu de Noël, ce ne sont plus ces vieilles sorcières qui viennent peindre des rides sur le jeune visage. Mais, au contraire, vieux et vieilles, et rois mages et toutes les Majestés apportent la solennelle prière à l'En-

fant-Dieu : « Non pas comme nous voulons, mais comme tu voudras. » Ce qui fait un prodigieux sens, et qui retentit au ciel et dans les enfers. C'est encore se fier à la nature nue, encore une fois s'y fier, comme le paysan au printemps nouveau. C'est refaire l'antique alliance entre l'homme et le monde. C'est adorer l'espérance même. Et c'est aussi adorer l'être le plus faible, celui qui a besoin de tous, du bœuf, de l'âne, d'Hercule, de César. Image enfin de l'esprit, qui, en effet, ne peut rien; de l'esprit, qu'il faut servir, et qui n'aura jamais l'âge de récompenser. Toutes ces vérités ensemble, et bien d'autres. Comment trouvées ? Sans doute par une union et communication avec la nature, que le peuple a toujours gardée, et que la légende dessine. Les arts sont comme un langage direct et universel, où la forme humaine se conserve et se retrouve. Et les images de l'art sont les vrais dieux de la terre. Car, selon un ordre que l'on retrouve partout, l'homme adore les images qu'il a premièrement faites, et les légendes qu'il s'est d'abord racontées. L'homme n'a médité que sur ses propres poèmes; et toute pensée fut premièrement une énigme à deviner. C'est ainsi que la fête de Noël est parmi nos énigmes, et peut-être la plus belle. Et comprenez-la comme vous pourrez, la crèche reste, avec le bœuf, et l'âne, et la mère, et l'enfant. Sur ces traits invariables notre pensée peut s'exercer; mais, hors de ces touchants modèles, elle est folle.

1^{er} janvier 1933.

III

LE CHANT DE NOËL

Les images de Noël sont étonnantes, et même, à bien regarder, subversives. Cet enfant dans la crèche, entre le bœuf et l'âne, et ces rois mages adorant, cela ne signifie pas que les pouvoirs vailent un seul grain de respect. Il y a lèse-majesté dans ce vieux mythe; et j'admire comment la pensée populaire tient ferme depuis tant de siècles. Par la vertu de chansons invincibles, et qui rendent un son inimitable, tous les hommes sur la terre, et non pas seulement ceux qui vivent d'obéir et de travailler, célèbrent maintenant une destinée misérable, relevée par la pensée, mais achevée par le bourreau. Toute la force des Césars, passée, présente et à venir, est ici publiquement déshonorée. Mauvais moment pour le chambellan, s'il se mêle de penser; mais il s'en prive; il est sot par privilège.

Supposons qu'il pense. Il voudra se tirer d'affaire en expliquant que c'est le vrai Dieu qui est représenté entre le bœuf et l'âne. Mais, en prenant tout à la lettre, il faut encore dire pourquoi Dieu a pris la forme d'un pauvre, d'un faible, d'un supplicié. De quelque façon qu'on l'entende, cela ne nous pousse toujours pas à faire cortège aux rois de guerre et de police. Que l'on croie ou non à la

manière du charbonnier, cela ne fait pas grande différence. Car, dès que l'on n'a pas juré de rester stupide devant ces grandes fresques de la légende, il faut bien enfin se dire au moins à soi-même ce qu'elles signifient. Religion c'est jugement, et jugement des valeurs. Parmi les hautes valeurs, j'aperçois le travail, l'entraide, le pardon, l'esprit de paix; la force est loin derrière, et même sans valeur aucune. Qu'est-ce que cela peut prouver au monde, dans l'ordre des valeurs, si vous êtes trois contre deux ? Là-dessus il n'y a point de querelle. Les prétendues querelles de religion sont d'habiles moyens pour masquer l'accord de religion.

Il y a même un accord d'irréligion, qui revient à honorer la force. Intriguer, s'enrichir, gouverner, réussir, c'est toujours force. Et l'on s'enivre de force. L'esprit même peut être pris comme la force des forces, et le suprême moyen de régner. Source, alors, d'inégalité et d'injustice; ce qui devrait instruire s'emploie à tromper. Je pense plus vite, donc je frappe plus vite. Platon, décrivant l'homme tyrannique, sait bien dire que la pensée y est en prison, et fabrique alors des opinions utiles au pouvoir. En cette situation, plus l'esprit est esprit et plus l'esprit est humilié. La pire impiété est celle qui le brandit comme une arme. Au contraire, si l'on pense comme on doit, c'est à l'autre qu'il faut donner cette arme. L'esprit cherche l'égal et veut l'égal. L'esprit n'a d'autre espoir que de rendre son semblable aussi puissant à persuader que lui-même. C'est ce que l'on appelle enseigner. Honneur à cette puissance qui refuse force. Noël ! Noël !

La force gouverne. Cette formule est une sorte d'axiome. Même quand on refuserait de penser comme évidente cette loi de fer, il faut toujours qu'on l'éprouve. L'ordre suppose un effet assuré des forces, et cette police nous mène fort loin. Il faut des pouvoirs, et cette vie compliquée, ce rassemblement des hommes, ces travaux distincts et liés, ce jeu des échanges, et enfin la paix elle-même, tout cela veut obéissance, et même prompte obéissance. D'où il arrive que les chefs sont bientôt bénis et célébrés. Les cortèges de force, précédés de ces tambours, qui imitent et redoublent le bruit des pas, nous prennent à l'estomac, et nous inspirent une sorte de vénération animale. C'est l'autre fête, celle-là, la fête de force. Je sens ma propre force, multipliée par tous ces alliés que je me vois, par ces rangs, par ce mouvement réglé auquel je participe. Me voilà chasseur à pied, et ce n'est pas d'hier que le bataillon s'acclame en son chef. D'autant que tout est mêlé, et que la religion soutient l'idolâtrie ; car le pouvoir de force se glorifie de ces vertus de patience, de tempérance, de résignation sur lesquelles il s'élève. Et l'homme du rang, qui se sent meilleur à son rang, fait naturellement honneur au chef de ces vertus qui portent l'ordre terrible. De tout cela, il faut que nous soyons dupes un peu, et toujours trop. Soyez d'un cortège, quel qu'il soit, et vous éprouverez en vous-même la puissance humaine, celle qui dit dans son secret : « Qu'importe qu'ils me haïssent, pourvu qu'ils me craignent. » Contre quoi suffit cette universelle pensée et cet irrésistible chant : Noël ! Noël !

25 décembre 1929.

IV

L'HOMME-DIEU

Au temps d'Homère, on racontait que les dieux prenaient souvent figure de mendiants, afin de mettre les hommes à l'épreuve. Nous n'avons point d'idée qui soit plus grande.

— Oui, me dit ce bon prêtre ; mais enfin ce sont des fables ; en ce temps-là on n'y croyait guère, et vous n'y croyez pas.

— C'est bien vite fait, lui dis-je, de croire qu'on ne croit pas. Un vieil homme, borgne et misérable, est venu sonner à ma porte, et, en même temps que l'aumône, il a reçu de moi des paroles fraternelles. Ce n'est pas ma coutume de parler aux dieux de bois ou de pierre. J'ai donc supposé en lui quelque pensée. Quelque pensée, c'est-à-dire la pensée. Je ne crois point que la pensée soit une petite chose.

— Marque divine, dit le prêtre, mais presque effacée en ce mendiant, selon toute vraisemblance.

— Incrédule, lui dis-je, je vous prends sur le fait. Parbleu, si ce mendiant m'avait enseigné l'astronomie, je n'aurais pas eu à croire qu'il pensait ; je l'aurais su. Ici je crois, et même contre toute preuve.

— Par la doctrine, dit le prêtre, nous devons croire. La révélation évangélique porte les marques

d'une raison éclatante ; voilà pourquoi je crois que ce mendiant est mon frère et le vôtre.

— J'avoue, lui dis-je, que je ne sais pas en quel temps Homère a écrit. De même je ne sais si la révélation du semblable fut faite à d'autres à tel moment de l'histoire. Je prends ce mendiant comme il est ; c'est un homme, ce n'est pas peu. Si ignorant qu'il soit, il sait peut-être ce qui importe. Peut-être a-t-il donné à plus pauvre que lui ; peut-être a-t-il reconnu son frère en un être plus misérable que lui ; peut-être a-t-il tenu quelque promesse, ou gardé un secret, contre menace ou tentation. Peut-être a-t-il seulement pensé qu'il serait beau de le faire. Je ne puis marquer de limites, ou bien ce n'est pas la peine de dire qu'il est un homme. Enfin, je l'ai jugé mon égal. Mon égal. Avouez que mon égal est bien au-dessus de moi. Mon égal, c'est mon juge.

— Toujours l'homme, dit le prêtre. Vous êtes borné là.

— Mais, lui dis-je, je ne vois point la borne. Et n'enseignez-vous pas que l'homme fut Dieu une fois ! Alors toutes les fois.

— Ce sont, dit-il, des rêveries. Voici la cloche de Noël. Une naissance va être une fois de plus célébrée. Le rédempteur est né ; les peuples l'attestent ; il faut croire. Voilà croire.

— Si ce n'était manquer à la règle de charité, je dirais, lui répondis-je, que je crois plus que vous. Un enfant est comme un mendiant. Que sais-je de ce vermisseau ? Mais, sans qu'il me donne encore la moindre preuve, de lui je crois tout. Le plus grand génie que je puisse concevoir, je le suppose

en lui. Pourquoi moins ? De quel droit moins ? Je guette le dieu. Qu'est-ce qu'enseigner, si ce n'est cela ? La mère ici m'enseigne, car elle n'a point de doute. En ces vagissements, elle guette une pensée. Et je reviens à mon idée, qui vaut mieux encore que l'espérance, car c'est la foi. Seulement homme, par un éclair de pensée seulement, il va porter sa part de ce monde humain. Supposez que les nouveau-nés ne soient point des hommes. Tout chancelle. Les rois tremblent. Un roi n'est rien sans ses gardes. Un roi sait le prix de la fidélité. Que dis-je ? Il est parmi tous les hommes celui qui en sait le prix. Les rois mages sont venus au berceau ; je les y vois encore, honorant cet enfant et le priant d'être homme.

— Cette nuit, dit-il, est unique et solennelle. Pourquoi refuser les signes ?

— Les étoiles, dis-je, nous font de grands signes. Je sais, par celles qui maintenant se lèvent, que les jours vont croître et que la pâquerette fleurira. La chair soutient l'esprit ; cet espoir porte l'autre. Ainsi c'est fête aujourd'hui, fête pour les meilleures de nos pensées. Cette cloque annonce le salut. Que puis-je mieux ?

— N'y pas tant croire, dit-il.

25 décembre 1928.

nrf